

Il n'y a pas de ligne rouge!



Chères amies, chers amis, cher-es Collègues,

Il faut se rendre à l'évidence: nous entrons dans une tranche d'histoire dont les nuances, les débats d'idées, l'acceptation du «hors-norme», voire la fantaisie, risquent d'être bannis – et ils risquent de l'être avec toute la violence que peut avoir une mode quand elle prend de l'ampleur, quand elle interpelle les personnes et échauffe les passions.

Dans cet éditorial, tout rapprochement avec l'évolution politique de notre pays ne sera cependant que candide coïncidence ...: respectueux de la ligne rédactionnelle de ce journal, je m'en tiendrai à la politique professionnelle, qui nous donne hélas bien assez d'exemples, ces temps, pour illustrer ce que je veux dire.

Car dans notre travail, depuis plusieurs années déjà, la pression de la normalisation grignote notre liberté d'être.

Certes, les lignes directrices et toute la médecine fondée sur les preuves ont fait progresser la qualité des soins dans bien des domaines; certes, la population a droit à des soins d'une qualité contrôlée; certes, nous n'avons pas la science infuse et la formation continue est simplement indispensable; certes, les génériques sont moins chers et il est idiot de payer plus qu'il ne faut pour une même substance; certes, ... certes, tout cela est logique.

Nous devons cependant défendre avec la dernière énergie notre liberté d'appliquer tous ces avatars de la logique avec discernement, avec notre subtilité de clinicien-nes, et à la lumière de notre expérience relationnelle avec chacune des personnes qui nous consultent. Nous pourrions dans le cas contraire être remplacé-es alors par n'importe quel ordinateur, ou plutôt, devrait-on dire en étant moins polémique, ce serait ouvrir la porte à l'idée que n'importe qui sait lire et écrire, n'importe quel-le téléphoniste, pourrait faire notre travail aussi bien que nous.

Or, nous avons appris, puis acquis par expérience, un métier terriblement spécifique, riche d'humanité et tout en nuances – ce qui d'ailleurs est sans doute synonyme!

Tout cela pour dire que dans l'époque de nor-

malisation dans laquelle nous entrons malheureusement, il nous appartiendra plus encore que par le passé de rappeler avec force qu'il n'y a pas de ligne rouge ... , qu'il n'y a pas de limite tranchée entre le juste et le faux, qu'il n'y a pas de clivage net entre le bien et le mal. Il y a bien plutôt une sorte de continuum qui nous laisse avec la responsabilité éminemment humaine de nous déterminer à chaque instant sur ce qui est bon ou mauvais.

Professionnellement, cela doit se comprendre à divers niveaux: liberté de prescrire, liberté de prendre du temps sans être taxé de profiteur, liberté de choisir sa formation continue sans sanctions, etc. ...

Mais vous aurez bien compris que cela, forcément, implique qu'il n'y a pas de ligne rouge non plus, pas de limite nette, entre bonne médecine et mauvaise médecine, ni entre bons médecins et mauvais médecins.

L'arbitraire, à ce niveau, serait redoutable; et pour nous, entrer en matière, accepter un tel arbitraire, reviendrait à cautionner l'idée que la médecine de premier recours peut se réduire à des chiffres et à des algorithmes.

Evidemment, face au continuum dont je parlais ci-dessus, il arrive un moment où la tolérance touche à sa limite et où il faut crier halte: je ne voudrais surtout pas dire dans cet éditorial qu'il faut accepter n'importe quoi – mais juste qu'il ne faut pas forcer la normalisation. A vouloir trop normaliser, on se prive de la liberté de trouver et de prendre le meilleur là où il est!

Bref! Pour redevenir très concret: il n'y a pas de ligne rouge, avec les bons médecins d'un côté et les mauvais de l'autre, il n'y a que des nuances et des situations particulières; il y a d'ailleurs aussi, par exemple, les médecins qui veulent gérer un budget de réseau, et d'autres qui ne le veulent pas.

Vous le savez, le corps médical presque unanime a décidé il y a un mois de s'opposer par référendum à ce que des bureaucrates tracent une ligne rouge; c'est une bonne décision, derrière laquelle nous sommes prêts à nous engager: cela en vaut la peine, pour que 2004 ne soit pas l'année de la normalisation, l'année de la ligne rouge.

*Jacques de Haller,
Président de la Société Suisse
de Médecine Générale*

Es gibt keinen trennenden Graben!



Liebe Kolleginnen und Kollegen,
liebe Freunde,

Wenden wir uns der Wirklichkeit zu: Wir stehen am Anfang einer Epoche, in welcher die feinen Unterschiede, der Austausch von Ideen, die Akzeptanz des «aus der Norm fallenden», sogar die Fantasie in Gefahr geraten, unterdrückt zu werden – mit aller Kraft, welche eine Bewegung hervorbringen kann, die Grundsätzliches hinterfragt und die Gemüter erhitzt.

In diesem Editorial werde ich mich, den redaktionellen Grundsätzen dieser Zeitschrift folgend, an die Berufspolitik halten, welche uns zur Zeit leider genügend Beispiele liefert, um zu illustrieren, was ich meine; Parallelen zur aktuellen politischen Entwicklung in unserem Land sind rein zufällig ...

Denn der Druck der Normierung unserer Arbeit nagt schon seit vielen Jahren an unserer Freiheit.

Sicher, Richtlinien und die ganze auf Evidenz gebaute Medizin haben die Qualität der Behandlung in vielen Bereichen verbessert; sicher, die Bevölkerung hat Anrecht auf eine gute Qualitätskontrolle; sicher, wir haben die Weisheit nicht mit Löffeln gegessen und Fortbildung ist schlicht unentbehrlich; natürlich sind Generika günstiger und es ist idiotisch, für eine gleichwertige Substanz mehr zu bezahlen; natürlich ... sicher, das alles ist logisch.

Doch trotzdem müssen wir mit letztem Einsatz unsere Freiheit verteidigen, dieser Wandlung der Logik mit Verstand begegnen, mit unserem klinischen Scharfsinn und der Erkenntnis, welche wir in der persönlichen Begegnung mit unseren PatientInnen gewinnen. Ansonsten könnten wir ja durch irgendeinen Computer ersetzt werden oder, um es weniger polemisch auszudrücken: Irgendjemand, der lesen und schreiben und ein Telefon beantworten kann, könnte unsere Arbeit ebensogut erledigen wie wir.

Wir haben jedoch einen äusserst spezifischen Beruf erlernt, ihn uns durch Erfahrung angeeignet, reich an Menschlichkeit, reich an Feinheiten – was zweifelsohne das Gleiche bedeutet!

Dies alles erwähne ich, weil es uns in dieser bevorstehenden Epoche der Normierung noch vielmehr als bis anhin ganz wesentlich erscheint,

klar und deutlich festzuhalten, dass es keinen trennenden Graben gibt, keine scharf gezogene Grenze zwischen richtig und falsch, keine klare Trennlinie zwischen gut und schlecht. Vielmehr gibt es eine Art des Kontinuums, welche uns durch das menschliche Verantwortungsgefühl jederzeit bemessen lässt, was gut oder was schlecht ist.

Auf der Berufsebene lässt sich dies auf verschiedenen Ebenen verstehen: als Freiheit, zu verordnen, Freiheit, sich Zeit zu nehmen, ohne gleich als Schmarotzer zu gelten, Freiheit, seine Fortbildung ohne Sanktionen zu wählen, usw. ...

Ihr werdet wohl verstanden haben, dass dies auch bedeutet, dass es keine trennenden Gräben gibt, keine klare Grenze weder zwischen guter und schlechter Medizin noch zwischen guten und schlechten ÄrztInnen.

Willkür auf diesem Niveau wäre schrecklich; uns darauf einzulassen und eine solche Willkür zu akzeptieren, hiesse für uns, dass sich die Idee der Grundversorgung auf Zahlen und Algorithmen reduzieren liesse.

Nun muss ich natürlich sagen, dass angesichts des Kontinuums, von welchem ich oben sprach, der Moment kommt, wo die Toleranz an ihre Grenzen stossen kann und man laut Einhalt gebieten muss; ich möchte mit diesem Editorial keinesfalls sagen, dass man etwas x-Beliebiges akzeptieren muss – nur, dass man die Normierung nicht übertrieben forcieren soll. Will man zuviel vorschreiben, so bringt man sich um die Freiheit, das Beste dort zu finden und zu nehmen, wo es ist!

Kurz und gut! Um es noch einmal sehr konkret zu sagen: Es gibt keinen trennenden Graben zwischen den guten ÄrztInnen auf der einen und den schlechten auf der anderen Seite, es gibt nur Nuancen und besondere Situationen; beispielsweise gibt es auch ÄrztInnen, welche eine Budgetverantwortung übernehmen wollen, und andere, die dies nicht wollen.

Ihr wisst es, die Ärztekammer hat sich vor einem Monat fast einstimmig für das Referendum gegen den trennenden Graben ausgesprochen, welchen die Bürokraten ausheben wollen; das ist eine gute Entscheidung, und wir sind bereit, uns dafür zu engagieren: Dies wird auch notwendig sein, soll das Jahr 2004 nicht zum Jahr der Normierung, das Jahr des trennenden Grabens werden.

*Jacques de Haller,
Präsident der Schweizerischen Gesellschaft
für Allgemeinmedizin*